

L'Ambassade de Chateaubriand à Londres en 1822

Si l'on s'en tient aux dates officielles, Chateaubriand fut titulaire du poste d'ambassadeur de France à Londres, une année presque entière, du 9 janvier au 23 décembre 1822. En réalité, il n'occupa le bel hôtel de Portland Place, siège de l'ambassade, que du 5 avril au 8 septembre de la même année. Ce n'est pas qu'il exerçât à contre-cœur des fonctions qu'il avait indirectement sollicitées, mais elles n'étaient pour lui que l'anti-chambre d'un ministère qu'il convoitait ardemment : celui des Affaires étrangères. Deux fois déjà ce ministère lui avait échappé. « Pourtant », écrivait-il à Madame de Duras (15 décembre 1821) « je suis convaincu que j'y aurais réussi au dedans et au dehors » ; et il avait suffoqué d'indignation, quand, au lieu du poste désiré on lui avait offert la simple Présidence de l'Instruction publique, sans siège au Conseil. « Les misérables ! écrivait-il, (toujours à Madame de Duras) je n'ai jamais été si blessé ; j'en tremble de colère en écrivant ! ».

L'ordonnance royale qui le désignait à l'Ambassade de Londres, était donc du 9 janvier ; mais Chateaubriand, une fois nommé, prépare longuement et minutieusement son départ, et son installation. Son prédécesseur Decazes, nommé à Londres après sa chute ministérielle, médiocrement estimé et mal accueilli par le roi et la gentry anglaise, était assez vite revenu en France, laissant seuls dans la place, depuis plusieurs mois, le Chargé d'affaires, et le Secrétaire d'Ambassade, le vicomte de Marcellus. Alors, au député qui, à la chambre, dénonce le retard « déplorable » de plus de deux mois déjà, du nouvel ambassadeur, à rejoindre son poste, Chateaubriand répond dans la presse : « Il ne faudrait pas avoir la moindre idée des embarras de toutes sortes qu'entraîne l'établissement d'une grande ambassade, pour trouver ici, du temps perdu ». Il avait en effet chargé le vicomte de Marcellus et le comte de Caraman, à Londres, de louer sur place des meubles et de monter en personnel l'hôtel de Portland Place ; mais surtout il faisait envoyer de Paris vingt-trois caisses de meubles, douze

caisses de vin vieux, huit barriques de vin nouveau, des livres, des tableaux, de la porcelaine, des bronzes ; enfin du linge et des habits. Car il tenait à se présenter en brillant appareil, et à rendre tout son luxe à une ambassade trop longtemps négligée.

D'autre part, quoiqu'il en dise, et même si dans le récit qu'il fait de cette époque dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, il paraisse avoir été excédé par toute la pompe qui l'accueillait, il n'est pas fâché de se montrer cette fois-ci aux Anglais sous les dehors d'un « magnifique ambassadeur », après avoir été si misérable et si affamé dans les rues de Londres, vingt-cinq ans plus tôt, au temps de l'émigration, et au milieu de ses compatriotes Bretons, son cousin de la Bouëtardais, ou son ami Hingant de la Tiemblais, tous les deux membres du Parlement de Bretagne.

Il part seul, ayant facilement convaincu Madame de Chateaubriand, qu'elle aurait le mal de mer et que les brouillards de Londres nuiraient à sa santé fragile. C'est le jeune vicomte de Marcellus, qui remplira la charge de maîtresse de maison, et sera comme il le dit sa « ménagère » ; mais, dès qu'il est dans la place, Chateaubriand, qui tient à montrer ce dont il est capable, envoie régulièrement en France de longues dépêches au Ministre des Affaires étrangères, le vicomte de Montmorency.

Ce n'est pas qu'il y eût, au cours des quelques mois de sa présence à Londres, des événements très marquants ; mais il parle dans ses longues dépêches qu'il retranscrira en partie, plus tard, dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, des problèmes internationaux du moment : la révolte des colonies espagnoles d'Amérique, l'opposition et le soulèvement des Cortès contre Ferdinand VII, en Espagne, et la Question d'Orient. Son idée directrice, ou plutôt ses deux grands soucis sont ceux de relever le prestige de la France et de sauver les Bourbons ; et sa préoccupation, celle de résister à la politique anglaise qui, pense-t-il, masque sous une apparente générosité, des intérêts commerciaux. « Le cabinet de Saint-James, écrit-il, n'aime pas les Cortès, mais il méprise Ferdinand... D'ailleurs il suffirait que notre influence s'exerçât sur une opinion, pour que l'influence anglaise appuyât l'opinion contraire » (dépêche du 28 juin 1822). « Si, d'un côté la Grande-Bretagne, écrit-il une autre fois, pouvait exclure les marchandises de la péninsule (Ibérique), et que de l'autre elle pût reconnaître l'indépendance des colonies espagnoles, (avec lesquelles elle ferait un libre commerce) elle prendrait volontiers son parti sur les

événements et se consoleraient des malheurs qui pourraient à nouveau accabler les monarchies occidentales ». Il est vrai que Chateaubriand lui-même, un peu plus tard, pour ménager les rapports commerciaux de la France avec ces mêmes colonies espagnoles, et sauvegarder ses propres principes, n'hésite pas à user de la diplomatie secrète. D'une part on proclamera que l'on ne reconnaît pas les gouvernements révolutionnaires, d'autre part, comme le dit le P. Bertier de Sauvigny (Bulletin Chateaubriand ; 25 février 78), on rassurera ces Gouvernements en leur faisant porter de bonnes paroles par le Gouverneur de la Martinique, car il s'agit de ne pas laisser l'Angleterre profiter seule de ce marché. Le rétablissement de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne sera la grande affaire de son ministère, l'année suivante, et, la guerre d'Espagne, « sa guerre », comme il le dit ; mais dès maintenant il la prépare. « J'ai voulu donner aux Bourbons une armée fidèle, une campagne glorieuse à la France, son indépendance à l'étranger, l'affranchissement des traités de Vienne, enfin rajeunir l'antique race des Rois ». « L'idée de rendre de la force et de l'éclat à nos armes, dit-il encore, me dominait toujours » ; et, dans sa dépêche du 13 avril 1822, il propose de faire entendre à l'Ambassadeur autrichien Esternazy, que, si l'Autriche avait besoin de retirer une partie de ses troupes, nous pourrions les remplacer dans le Piémont... « Je persiste à croire, ajoutait-il, que la présence de quelques troupes françaises en Italie, produirait un très grand effet sur l'opinion, et que le gouvernement du roi en retirerait beaucoup de gloire ».

Au sujet de la Question d'Orient, et la rupture qui faillit se produire entre la Russie et la Porte, concernant l'indépendance de la Grèce, lui qui formera plus tard un comité de soutien à la Grèce, s'agite beaucoup : « J'ai fait, dit-il, une grande dépense d'allées et venues, de sagacité et de raisonnement, j'écrivis maintes dépêches, qui sont allées moisir dans les archives ».

Au passage, il s'occupe aussi de menus problèmes particuliers, comme celui des déprédations des pêcheurs anglais sur les bancs de Granville, du procès du navire *Elisa-Ann*, ou encore de l'arraisonnement de deux bricks français transportant un chargement de noirs au moments où la traite des nègres est moralement, sinon officiellement encore, condamnée. Chateaubriand, d'ailleurs, bien qu'il rédigeât un peu plus tard, en une soirée, lors du Congrès de Vérone « la belle note sur la traite des noirs dont il était justement fier » dit Marcellus, déclare aussi ne pas être dupe (c'est sa propre

expression) de la philanthrope britannique : « C'est peut-être charité chrétienne, chez quelques membres du parlement hors du pouvoir, dit-il ; mais chez les dirigeants, c'est pur égoïsme politique. Que feront-ils dans les grandes Indes, pour la liberté de cent millions de blancs et de jaunes, ces hommes d'Etat si scrupuleux, et passionnés de fraîche date pour la liberté des nègres ? »

Dans l'ensemble, il est assez content de lui. A Madame Récamier, il écrit le 23 avril : « Je continue à réussir en politique, et j'ai donné à notre diplomatie un caractère qui convient à ce beau nom de Français que je porte : je m'occupe à nous relever, on nous avait mis bien bas ». « Je continue à être très bien vu ici », lui écrira-t-il le 3 mai, et il dira la même chose à Madame de Duras. « Je voudrais, ajoute-t-il, que mes amis de France sentissent le prix de mes services ». De crainte qu'on ne le sente pas assez, il les souligne lui-même dans ses dépêches diplomatiques, celle du 7 mai par exemple : « C'est avoir fait un grand pas en politique, écrit-il, que d'avoir forcé l'Angleterre à s'associer avec nous dans des intérêts sur lesquels elle n'eût pas daigner nous consulter il y a six mois ».

Si Chateaubriand peut, en 1839, retranscrire les dépêches écrites en 1822, c'est qu'il en avait gardé les brouillons. Marcellus raconte comment ces dépêches si soigneusement pensées et écrites, étaient rédigées par Chateaubriand. Si, disait-il à Marcellus qui nous rapporte ces propos : « Nous avons commandé nos dépêches à nos chefs de division, nous contentant de minuter la marge, ...de pareilles dépêches n'auraient de valeur que celle de documents de fabrique, faits à la machine des bureaux... mais peu de diplomates se sont trouvés dans notre position ; le hasard, une fois, avait placé dans un emploi éminent un homme ayant usage d'écrire. Sorties de notre tête nos lettres sont de notre main. On a vu nos ouvrages littéraires, on va voir nos œuvres diplomatiques... » Chateaubriand, vous le voyez, tenait à rester homme de lettres dans ses fonctions de diplomate. Il se plaint même que sa place politique ait mis à l'ombre sa renommée littéraire : « Il n'y a pas un sot dans les trois royaumes, dit-il, (France, Prusse, Angleterre), qui ne préférât l'ambassadeur de Louis XVIII à l'auteur du *Génie du Christianisme* ». Chacune de ses dépêches, en effet, tout comme les chapitres des *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'il rédigeait aussi en ce temps-là, était l'objet de quatre rédactions successives, relues, corrigées et contrôlées par l'oreille grâce à une lecture à haute

voix et cadencée. Car selon lui, elles étaient destinées au roi autant qu'au ministre des Affaires étrangères, et à un roi cultivé qui lisait Horace dans le texte : « Louis XVIII est connaisseur, disait-il, ainsi donc, point de négligences ». Aussi se plaît-il à tracer des portraits, très réussis, des principaux hommes d'Etat anglais. Mais c'est dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* que nous est décrite l'atmosphère des séances des Communes à cette époque. « En Angleterre, chacun s'exprime comme il peut. L'avocasserie est inconnue... on écoute avec patience, on ne se choque pas quand le parleur n'a aucune facilité. Cette variété d'hommes restés tels que la nature les a faits, finit par être agréable, elle rompt la monotonie... Nous, toujours placés sur un théâtre, nous pérorons et gesticulons en sérieuses marionnettes ».

Une ambassade comporte nécessairement des obligations mondaine. A son arrivée déjà, il est accueilli avec pompe. « Je passai, dit-il, à la lueur des flambeaux, entre deux files de laquais, qui allaient aboutir à cinq ou six respectueux secrétaires... J'arrivai, tout criblé sur ma route, des mots : Monseigneur, Mylord, Votre Excellence, Monsieur l'Ambassadeur, à un salon tapissé d'or et de soie ». Dès le 11 avril, il est invité à dîner par le marquis de Londonderry, à Northgray, « campagne du noble Lord ». Un peu plus tard, il dîne encore chez le marquis pour célébrer « la naissance du roi ; et aussi sur la galère du Lord Maire qui remontait à Richmond... » je dînai encore, dit-il, dans l'Est de la ville, chez Monsieur Rotchschild de Londres ; où ne dînai-je pas ? ». Mais il dîne surtout, le 6 juin à Royal Lodge, invité à cette maison de campagne royale par George IV lui-même, qui le retint aussi à coucher, honneur insigne, ce qui le distingue des autres invités. Par la même occasion, il conquiert les bonnes grâces de la marquise de Cunningham, maîtresse du roi. « Auparavant, l'arrivée du roi (à Londres), la rentrée du Parlement, l'ouverture de la saison des fêtes, dit-il dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, mêlaient les affaires, les devoirs et les plaisirs. On ne pouvait rencontrer les ministres qu'à la cour, au bal ou au Parlement ».

Chateaubriand donne aussi, naturellement, dîners et réceptions. Il insiste sur les deux ou trois plus importants d'entre eux.

« Le 26 mai, dit-il, le duc d'York, (frère du roi), vint dîner à l'ambassade. George IV était fort tenté de me faire le même honneur (il l'écrit à Madame Récamier, et le redit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*), mais il craignait les jalousies diplomatiques de mes

collègues ». — « Le 24 juin, je donnai une fête au prince et à la princesse de Danemark, le duc d'York y était invité ».

Mais la grande fête, la plus brillante, fut donnée par Chateaubriand le 8 juillet, pour l'anniversaire du roi de France. « Elle me coûta 40 000 francs », dit-il ; « 12 000, rectifie Marcellus ; c'est moi qui l'ordonnai ; en ma qualité de « ménagère », mais Chateaubriand ne comprit jamais rien aux chiffres du ménage ». Chateaubriand en donne lui-même la description : « Mes tables étincelaient de l'éclat des cristaux de Londres, et de l'or de la porcelaine de Sèvres ; ce qu'il y a de plus délicat en mets, vins et fleurs abondait ». Pilorge, le secrétaire particulier, chargé de renseigner Madame de Chateaubriand, à Paris, le confirme et conclut : « Le dessert fut superbe, le service de porcelaine magnifique, et le cuisinier Montmirail fit merveille ». La société, naturellement était choisie. « Les pairs et les paires de l'Empire Britannique, les ambassadeurs, les étrangers de distinction, ont rempli mes salons magnifiquement décorés... Portland place était encombré de brillantes voitures ». La fête s'accompagnait de musique et de danse. Chateaubriand note encore que l'opposition et la majorité avaient fait trêve et que les adversaires politiques conversaient entre eux courtoisement ; ce qui, naturellement, l'enchantait.

Les invités étaient-ils vraiment sensibles à tout ce luxe déployé ? Ce n'est pas absolument certain, du moins si l'on en croit la comtesse de Lieven, femme de l'ambassadeur de Russie, qui trouve que « Chateaubriand recevait fort mal, que son luxe était d'un parvenu, et que, chez lui, la bonne société se trouvait noyée dans une masse d'inconnus ». Il est vrai qu'aucune sympathie n'exista jamais entre Chateaubriand et la comtesse de Lieven. « Cette méchante femme », l'appelle-t-il ; et il fera d'elle plus tard un cruel portrait physique et moral ; de plus, elle était la femme d'un des Ambassadeurs peut-être jaloux des faveurs particulières accordées à Chateaubriand par le roi, et Lady Cunningham, (faveurs peut-être dangereuses aux yeux de Paris, et qui valurent à Chateaubriand des conseils de prudence, et même une remontrance voilée). En parlant de cette société mêlée, Madame de Lieven fait peut-être allusion aux soirées d'artistes données par Chateaubriand et que celui-ci raconte dans une lettre à Madame de Duras. Horace et Carl Vernet, Madame Catalini, Lafont et sa femme, Machelez, sans doute appelés de Paris par

Chateaubriand lui-même, avaient été reçus en même temps que les ambassadeurs d'Autriche, de Prusse, de Naples : « Jamais, dit-il il ne s'est trouvé tant de talents réunis ».

Mais la grande ambition de Chateaubriand reste toujours celle de devenir Ministre des Affaires étrangères. « Rien ne m'agréait dans la vie positive hormis le ministère des Affaires étrangères ; je n'étais pas insensible à l'idée que la patrie me devrait, à l'intérieur la liberté, à l'extérieur l'indépendance ».

Or, un nouveau Congrès se préparait entre les grandes puissances. Il était question de le tenir à Vérone et Chateaubriand rêvait d'y participer, d'y faire ses preuves, et de gravir ainsi un échelon de plus vers le Ministère tant convoité. Il en parle dès les premières semaines de son arrivée à Londres et est tourmenté durant tout son séjour par le désir passionné d'aller à Vérone, si possible comme ministre plénipotentiaire, à la rigueur, comme accompagnateur du Ministre des Affaires étrangères français.

Dès le 28 mai, il considère qu'il n'a plus rien à faire à Londres : « Je ne sais plus, écrit-il à Madame de Duras, ce que j'ai à faire dans ce pays ; toutes mes conquêtes sont faites ». Car il compte en effet sur Madame de Duras, d'une part, sur Madame Récamier d'autre part, pour le seconder dans ses démarches afin d'obtenir d'être envoyé par le gouvernement français, au Congrès de Vérone. L'une sera chargée d'intervenir auprès de Villèle, le premier ministre, l'autre auprès de Mathieu de Montmorency. Il écrit évidemment lui-même à ce dernier : « Le coup d'envoi est donné » dit-il ; à elles d'intervenir maintenant !

« Pensez à Vérone ! Pensez à Vérone ! », leur répète-t-il sans cesse. C'est au point que, si l'on s'en tient aux courtes lettres qu'il leur envoie plusieurs fois par semaine, parfois même tous les deux jours, on croirait que Chateaubriand n'a pas songé à autre chose pendant son ambassade à Londres. Il leur indique la marche à suivre, les arguments à avancer en sa faveur. « C'est autant votre affaire que la mienne », écrit-il à Madame Récamier. Car, être désigné pour Vérone, c'est revenir de Londres, la voir à Paris en passant, peut-être même l'emmener en Italie. Mais bientôt la litanie est si pressante dans les billets répétés, qu'il en oublie de lui dire qu'il l'aime.

A Madame de Duras, dont il juge la tête plus « politique », il explique et développe ses meilleurs arguments. Il étudie la

situation et son problème sous tous les aspects. On dirait un collégien nerveux et impatient, attendant le résultat d'un examen supputant ses chances, passant par des moments d'espoir et de désespoir.

N'y tenant plus, il finit par envoyer Hyacinte Pilorge, son secrétaire particulier, porter une lettre personnelle à Monsieur de Montmorency. Comme Pilorge ne revient pas assez vite, il trépigne d'impatience. « Hyacinte ne revient pas ! On le garde peut-être pour m'apporter une réponse définitive. Ah ! puisse-t-elle me rappeler auprès de vous » (lettre à Madame Récamier). « Pozzo, ambassadeur de Suède, va au Congrès ; la France peut bien envoyer à ce même congrès, son ambassadeur en Angleterre ! » Il finit par avouer : « Vraiment, je rabache, et je vous assomme avec ce congrès ! » Pilorge rentre enfin, il rapporte une lettre de chacun des deux ministres, qui, dit Chateaubriand, « répondent « oui et non », c'est comme on veut ! »

Son exaspération est telle que le vicomte de Marcellus offre d'aller à Paris à son tour, sous le prétexte d'y apporter deux bonnes nouvelles : la désignation de Wellington comme représentant de Londres à Vérone, désignation dont Montmorency souhaitait être informé au plus tôt, et la libération de deux bricks français arraisonnés sur les côtes d'Afrique par la croisière anglaise, et amenés à Portsmouth, parce qu'ils avaient un chargement de noirs. L'Ambassadeur avait protesté, et venait d'obtenir le renvoi des vaisseaux vers le port de Cherbourg. Mais Chateaubriand s'impatientait encore. « Si Marcellus ne finit pas cette affaire, écrit-il à Madame Récamier, il est possible qu'à son retour, j'envoie ma démission. Mieux vaut n'être rien que de servir des hommes aussi peu capables de juger des événements et d'apprécier des amis ».

Marcellus revient enfin, le 29 août, dans la nuit, va réveiller Chateaubriand, si tant est qu'il dormait : « Eh bien, me dit-il, (c'est Marcellus qui parle) ils s'obstinent à me refuser ? ». — « Préparez-vous à partir dans huit jours, repris-je, vous êtes nommé plénipotentiaire à Vérone ». « Dans sa joie, Chateaubriand m'embrassa ; mais le lendemain, raconte toujours Marcellus, il entra brusquement dans ma chambre, tout agité, furieux, presque, pour m'expliquer qu'il ne voulait plus partir, voilà tout Chateaubriand ». Néanmoins, bien sûr, il s'embarqua à Douvres, le 8 septembre 1822.

Pendant le congrès de Vérone, Chateaubriand reste en titre ambassadeur à Londres, il continue à se faire tenir au courant de ce qui s'y passe, et de l'attitude à l'égard de la France, du successeur de Lord Londonderry, Lord Cuning, le nouveau ministre Anglais des Affaires étrangères. Il est satisfait de compléter, grâce à Vérone, son « éducation politique », comme il le dit. « Maintenant je suis mûr, écrit-il, si l'on veut de moi ». Néanmoins, il croit toujours revenir à son ambassade, le congrès terminé. Le 19 décembre, il annonce même à Marcellus son retour. « J'ai passé les Alpes et j'arrive. Je crois bien vous revoir à Londres dans le courant de janvier ». Il a même envoyé déjà des instructions afin de faire embellir les salons pour les fêtes de son retour.

Il n'y aura pas de retour, du moins à l'Ambassade. Car le 28 décembre, Chateaubriand est enfin nommé Ministre des Affaires étrangères. Ce même jour, il écrit à Marcellus : « Me voilà sur un théâtre bien orageux ; j'en descendrai peut-être bientôt, comme tant d'autres ». Et Marcellus lui répond : « Au milieu de ce choc des opinions, les uns vous plaignent, d'autres regrettent que vous n'ayez pas préféré une longue ambassade en Angleterre à un ministère passager ». Il devait durer dix-sept mois tout de même, et avec la guerre d'Espagne !

Que conclure de cette Ambassade à Londres ?

Elle l'avait conduit, ainsi qu'il le souhaitait, et à Vérone et aux Affaires étrangères, mais l'avait aussi amené aux pièges dangereux qu'il n'avait même pas soupçonnés, lors de son premier séjour en Angleterre. Il repartait assez déçu, accusant la nouvelle Angleterre d'avoir trahi l'ancienne, celle dont il avait autrefois admiré la vie politique et les brillants orateurs des Communes ; persuadé aussi d'avoir lui-même acquis une certaine expérience. Cependant, malgré une troisième Ambassade, quelques années plus tard, à Rome, malgré de nombreux écrits politiques, articles de journaux, brochures plus ou moins pamphlétaires, il n'avait pas à craindre que sa carrière politique, qui ne fut pas toujours heureuse, ne « mette à l'ombre », selon son expression, sa renommée littéraire, éclatante de son vivant, et toujours persistante de nos jours, bien que celles de ses œuvres les plus admirées ne soient plus tout à fait les mêmes.

G. SOUQUES